NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

70 N° 6 1948

Épanouissement individuel et dépassement communautaire

Eugène ROCHE (s.j.)

p. 576 - 586

https://www.nrt.be/fr/articles/epanouissement-individuel-et-depassement-communautaire-2798

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2024

EPANOUISSEMENT INDIVIDUEL ET DEPASSEMENT COMMUNAUTAIRE

Une revue de spiritualité publiait, il y a 3 ans, une enquête sur la sainteté et le monde d'aujourd'hui. Il en ressortait que le saint moderne était l'homme qui, fort de la grâce du Christ, comprenait le monde, vivait au milieu des hommes et s'efforçait de développer au maximum ses virtualités pour le bien de la communauté humaine. Rendre au maximum sur tous les plans, tel était le but.

En notre siècle de technique, une spiritualité de rendement s'imposait.

Les hommes ont toujours jugé d'après le résultat. Est-il possible de faire autrement ? On reconnaît un arbre à ses fruits. L'Evangile lui-même le déclare. Mais de nos jours « résultat » a un sens précis, et qui s'évalue en mesures fermes.

En spiritualité comme dans l'apostolat, les applications sont nombreuses.

La méditation, la lecture ou la retraite qui ne font pas sentir immédiatement une vigueur nouvelle, un élan plus audacieux, une domination de soi plus complète, sont écartées comme inutiles. Et, comme nous savons que les appareils produisent les mêmes réussites dans les mêmes situations, l'absence d'une réussite suffit à révéler que l'appareil est défectueux. Ainsi en va-t-il des moyens spirituels. On ira bien jusqu'à deux ou trois essais ; mais si le résultat se fait attendre, on éliminera le moyen qui n'a pas rendu.

Le Christ avait pris ses comparaisons dans la nature : « Le royaume de Dieu est semblable à une semence ». Il ne suffit pas qu'une semence soit jetée en terre pour qu'elle lève ; tous les grains ne donnent pas des épis ; les bonnes semences ne suffisent pas à faire mûrir les riches récoltes : il faut la terre, du soleil, de la pluie, une certaine température. Tout cela demande temps et patience.

On va plus vite maintenant. La pesée imperceptible d'un doigt sur un commutateur, et la nuit s'illumine. On veut une réponse rapide et complète à l'appel adressé au ciel dans le recueillement d'une église ou le silence de sa chambre. On ne confond sans doute pas la vie chrétienne avec les pratiques de piété. Mais on voudrait une réplique immédiate, comme un déclanchement automatique, après chaque démarche surnaturelle.

Les résultats apostoliques dans nos mouvements d'Action catholique se contrôlent par la révision d'influence. Les militants établissent le bilan de leur activité et en critiquent le résultat. Cette critique expri-

me la cote qu'on attribue à l'action menée dans un milieu, famille ou quartier, école ou région agricole. Cette cote s'apprécie : le monde surnaturel est jugé suivant le succès qui s'aperçoit. Si le succès visible n'est pas satisfaisant, le surnaturel aura manqué chez ceux qui menaient l'entreprise. Humilité du chrétien qui reconnaît ses déficiences, regret du travailleur qui n'a pas réussi une belle besogne, les deux sentiments se mêlent.

En elle-même, la révision d'influence est chose excellente. Elle utilise l'intelligence pour se rendre compte du résultat, intensifier ou modifier le travail ; elle implique humilité dans la soumission à la leçon des faits, inquiétude du salut du monde, souci d'action efficace. Mais ne tend-elle pas, si l'on n'y prend garde, à faire croire que, dans le domaine surnaturel, ce sont les procédés humains qui sont l'élément déterminant du résultat. Les bonnes méthodes donnent le succès. Quelle part reste à la grâce, « au royaume de Dieu semblable à une semence qui germe et croît, sans qu'on sache comment » ?

En même temps qu'en un siècle d'« efficiency », nous vivons une époque où le développement du savoir, les bibliothèques et les spectacles, les voyages et les sports, l'ampleur des entreprises offrent d'immenses possibilités d'épanouissement. Ce n'est pas toujours à la sueur de son front que l'homme tire sa nourriture ; et la terre ne produit pas que des épines et des chardons.

Aussi un besoin de s'étendre en toutes les directions sollicite l'homme. Et le monde, œuvre de Dieu, est si riche en ses nouvelles virtualités qu'il appelle l'homme à s'élancer sur toutes les voies qu'il lui présente. Epanouissement, enrichissement, ces mots reviennent constamment dans le langage de la spiritualité.

Dans son livre, « Etoile au grand large », Guy de Larigaudie s'est donné à tâche de porter témoignage à cet enchantement de la vie sous toutes ses formes, le mal excepté. « J'avais rêvé, lit-on dans une lettre trouvée sur lui après sa mort, j'avais rêvé de devenir un saint, et d'être un modèle pour les louveteaux, scouts et routiers. L'ambition était peut-être trop grande pour ma taille, mais c'était mon rêve ». Saint, l'Eglise seule peut conférer ce titre. Mais Guy de Larigaudie a servi et continue à servir de modèle aux louveteaux, scouts, routiers et à bien d'autres.

A travers ses pages entraînantes et lumineuses passe un grand souffle de jeunesse et de confiance. La variété des aventures, le pittoresque des décors, les jouissances sportives et sentimentales constituent un naturalisme sain, qui coule spontanément d'une humanité heureuse.

Plus d'un admirateur, même chrétien, s'en tiendra là, et ne verra pas autre chose. En particulier il ne distinguera pas la toile de fond sur laquelle se détache l'image de la Croix. Le renoncement que

supposent chez Larigaudie son ardeur et sa maîtrise de soi, plusieurs échappées sur le sacrifice passeront inaperçues. Quant à sa mort pour la France, elle ne sera que l'accident malheureux mettant fin à une carrière qui s'annonçait trop belle.

Si l'homme est placé sur terre par Dieu, ce ne pourra être qu'en vue de déployer ce qu'il porte en soi. Grâce à sa compétence et à son énergie, il y parviendra. La mission qui lui incombe dans le Corps Mystique et dans l'humanité, l'emploi de ses talents pour l'utilité de ses frères, il semble qu'il ne s'en acquittera que par son succès personnel. Les rencontres de chaque jour apparaîtront difficilement comme manifestations de la volonté du Père. « La nécessité et les événements », comme disait Pascal, « ces maîtres de la main de Dieu », « auxquels il faudrait obéir de bon cœur », on ne les entendra guère.

Bien plus, pensera-t-on, Dieu, et les autres hommes aussi, se doivent de satisfaire les exigences d'un chacun. Le besoin de compréhension, de sympathie, la société doit les combler sous peine de manquer à son rôle. Non seulement une Eglise ou une cité doivent tendre à être pour chaque homme maternelles, — notre mère l'Eglise, la mère patrie, — elles se doivent de lui assurer une correspondance quasi parfaite à ses aspirations intimes.

Réponse personnelle du chrétien à un appel que Dieu adresse au long des jours, la vocation, par un gauchissement insensible, finit par n'être plus que le déploiement des goûts et des aptitudes. La place accordée à Dieu est mince. Dieu n'est plus l'interlocuteur dont on essaie de suivre les invites quotidiennes, mais le Tout-Puissant qui, ayant donné à l'origine de chaque existence une nature, se doit de fournir les moyens de la réaliser.

En notre monde où la technique arrive à de si prodigieuses réussites, l'action de Dieu est réduite au profit d'un activisme dévorant. Chez des hommes où tout se subordonne à l'épanouissement de leur personne, la Croix ne trouve pas de place : elle serait la négation de la vocation. Si, malgré tout, elle se présente, elle est un accident malencontreux, qui rompt la continuité du développement de l'homme.

Péguy nous avait mis en garde contre un surnaturalisme désincarné : « Parce qu'ils ne sont pas de la nature, ils croient qu'ils sont de la grâce. Parce qu'ils n'aiment personne, ils croient qu'ils aiment Dieu ». Depuis, pour le plus grand bien des chrétiens, on veut « un Christianisme incarné ».

L'Incarnation cependant risque de se confondre avec un humanisme jeune et conquérant, confiant et audacieux, qui se comprend fort bien à une époque de rajeunissement aussi profond, mais pourrait se situer sur le plan des réussites humaines et ignorer la Rédemption.

On peut oublier que la nature a été blessée par le péché originel,

et qu'elle ne s'épanouit, au sens chrétien du mot, qu'en se haussant au-dessus d'elle-même.

Or le péché est une des données chrétiennes qui paraît assez éloignée de la pensée religieuse de ce temps. On ne s'estime pas un saint certes. Même quand, il y a quelques années, on se voulait « chrétien cent pour cent » — formule nouvelle et curieusement précise dans l'ordre de la charité —, on ne pensait pas pour autant avoir atteint les sommets les plus sublimes. Chacun admet qu'il reste beaucoup à faire avant de réaliser pleinement l'idéal du Christ. Mais ce reste — et il peut être considérable — est seulement un surcroît de générosité et de dévouement qu'on aurait pu fournir, et qu'on a omis.

Naguère, chez nous, un déluge de reproches s'abattit sur une partie des chrétiens. Ils émanaient de leurs coreligionnaires. Ces reproches auraient pu porter sur des matières encore plus graves ; mais ils auraient sonné moins triomphants, si ceux qui les adressaient avaient toujours été convaincus qu'ils participaient, eux aussi, au péché.

Le sentiment d'être pécheur, d'avoir été et de rester malgré tout infidèle à un amour qui pourtant ne se lasse jamais, est assez rare. « O beauté toujours ancienne et toujours nouvelle, trop tard je vous ai connue, trop tard je vous ai aimée », disait Augustin : « quand nous n'y aurions perdu qu'un moment (à ne pas vous aimer ou à ne pas assez vous aimer), toujours aurions-nous commencé trop tard », ajoutait Bossuet. De nos jours ces propos éveillent peu d'écho.

Le péché apparaît comme un regard en arrière, un retour inutile sur un passé révolu, un barrage de regret devant l'élan de la conquête.

Il n'est plus, comme pour Augustin et Bossuet, le stimulant du progrès dans la charité. Dieu risque d'être seulement le Maître qui envoie des ouvriers à sa vigne ; et non plus le Père qui presse entre ses bras son fils prodigue, ou le Berger courant après la brebis égarée. De même le Christ devient l'ami compréhensif et indulgent avec lequel on s'entendra toujours. Et s'estompe la figure du « Roi des rois et Seigneur des seigneurs » de l'Apocalypse, lequel doit « paître les nations avec une verge de fer ».

L'homme a été abîmé par le péché originel. Il n'est pas enfant de Dieu par nature. Il n'entre pas de plain-pied dans la vie divine, c'est-à-dire dans l'amour. Il n'atteint sa pleine grandeur que dans une transformation spiritualisante, dans la charité.

Voilà pourquoi, c'est dans les hommes en qui se manifeste le plus cette transformation, que le Christianisme reconnaît les plus éminents de ses membres.

L'Eglise a toujours placé au plus haut de son estime les martyrs, c'est-à-dire ceux qui échouèrent sur le plan naturel. Car si certains

martyrs furent assassinés par des bandits sans foi ni loi, il n'en fut pas toujours ainsi. La plupart des martyrs furent suppliciés parce que s'opposant au déroulement normal des lois ou au développement de la cité et de l'humanité. Si la persécution de Néron fut pour celui-ci un moyen de détourner sur une secte mal connue la haine qui montait contre lui après l'incendie de Rome, celle de Domitien avait pour but de consolider l'Etat, en n'admettant pas le refus d'offrir de l'encens à ce qui constituait le ciment de l'empire : Rome et l'Empereur. Les martyrs des premiers siècles moururent pour ne pas obéir aux lois de l'empire, et pour s'être par là déclarés « impies » et « ennemis du genre humain ». Que penseraient des militants d'Action catholique dont tout l'effort aurait paru à leurs contemporains prêcher l'irréligion et l'hostilité contre les hommes ? N'est-ce pas pourtant ce qu'auraient dû se demander les martyrs, s'ils avaient fait leur révision d'influence ?

Les martyrs humainement échouèrent. Ils perdirent plus que leur vie ; ils perdirent ce pour quoi ils la donnaient. Cependant ils sont encore considérés comme les grands triomphateurs, à la suite du Christ qui mourut, lui aussi, pour avoir blasphémé et voulu jeter le trouble dans les rapports de Jérusalem avec Rome.

Comme au temps de saint Paul, la croix reste une « folie » et un « scandale ». Scandale pour les juifs qui s'attendent à être récompensés sur terre ; folie pour les gentils qui n'aspirent qu'à jouir. Elle demeure pourtant « puissance de Dieu et sagesse de Dieu ».

Austère à pratiquer, la religion de la Croix n'est pas moins difficile à admettre pour l'intelligence. Elle ne nous demande pas seulement d'accepter le renoncement nécessaire pour dominer nos passions. Stoïciens et épicuriens enseignaient déjà la maîtrise des sens et du caractère pour gouverner sa vie. Elle ne se ramène pas davantage aux efforts à faire pour acquérir les vertus chrétiennes. Elle ne se dresse pas seulement devant la nature humaine avec ses besoins et ses désirs. On peut sacrifier des besoins et des désirs fortement enracinés au cœur de l'homme, sans que pour autant la vie perde son sens. Le prêtre ou la religieuse qui se refusent un foyer renoncent à un attrait qui est l'appel même de la nature. Mais cette immolation prend un sens dans la vie d'un homme ou d'une femme dont la vocation requiert un détachement total. Il y a plus douloureux que ce renoncement à la nature, c'est le renoncement à ce qui paraît être la vocation. Pour un homme ou une femme dont toute l'existence est consacrée à un apostolat ou au soin des malades, le sacrifice d'un foyer entre dans la vocation ; mais l'absence d'apostolat ou de malades semble tarir la source même de leur vie. La Croix pousse jusqu'à cette destruction de ce qui donne à la vie une signification et aux renoncements leur raison d'être. Le dépouillement, qu'elle exige, n'a

pas toujours de compensation ici-bas. Sur son bûcher, Jeanne d'Arc perd tout. La Croix va jusqu'à la destruction sans contre-partie. L'homme qui consent à y être attaché consent à tout perdre.

Est-ce à dire que nous devons prendre le contre-pied de la nature, et fuir l'épanouissement ? Assurément non.

Mais le Christianisme n'est pas avant tout un épanouissement de la nature. Il en est un dépassement. Il est l'amour-charité : « Ceci est d'un autre ordre, surnaturel ». Il a pour but de nous amener à être des enfants de Dieu, c'est-à-dire à vivre comme le Christ, dont le rôle ne fut pas de pousser l'avancement de la science ou des arts, mais de faire parvenir les hommes à un état de liberté et d'amour, à l'« unique nécessaire » dans lequel ils surpassent la nature et se surpassent eux-mêmes.

En fait, en exigeant des hommes qu'ils se dépassent, le Christianisme a introduit dans le monde des valeurs jusqu'à lui insoupçonnées ; et par là il a enrichi et épanoui l'humanité.

Il faut être fermé à d'immenses richesses pour réciter avec Renan la prière sur l'Acropole, et regretter que le petit juif, qui prêchait la Croix, ait eu raison d'Athéné. La civilisation grecque, pour qui la croix est folie, et qu'on a souvent opposée au Christianisme, fut une éblouissante réussite sur le plan de la raison et de l'art ; mais elle méconnaissait les valeurs essentielles de la personne humaine : l'amour et la liberté. Il n'y avait place chez elle que pour un nombre infime d'hommes libres. L'ensemble de l'humanité était esclave. L'esclavage était nécessaire aux hommes libres comme le fumier pour quelques fleurs rares. Quant à l'amour, il existait envers la femme surtout sous sa forme physique. Et ce qu'on appelait amitié s'adressait en général aux jeunes hommes.

Quand on évoque la civilisation grecque, s'aperçoit-on qu'on la regarde avec des yeux chrétiens ? Solon et Périclès ne se reconnaîtraient sans doute pas dans nos commentaires de leur temps. Si nos élèves ne sont pas complètement dépaysés au milieu des textes qu'ils traduisent, c'est que, bon gré mal gré, ces textes sont enrichis, chez celui qui les explique, de ce que le Christianisme a ajouté au monde païen.

Le triomphe de la Croix n'a pas marqué l'arrêt du développement de l'homme. Il lui a ouvert des domaines nouveaux.

L'amour de l'homme pour la femme est un sentiment aussi ancien que l'humanité. Et cependant le christianisme l'a transformé : « De tout temps, écrit Bergson, la femme a dû inspirer à l'homme une inclination distincte du désir... Mais l'amour romanesque a une date : il a surgi au moyen âge, le jour où l'on s'avisa d'absorber l'amour naturel dans un sentiment en quelque sorte surnaturel, dans l'émotion religieuse, telle que le Christianisme l'avait créée et jetée dans

le monde. Quand on reproche au mystique de s'exprimer à la manière de la passion amoureuse, on oublie que c'est l'amour qui avait commencé par plagier la mystique, qui lui avait emprunté sa ferveur, ses élans, ses extases. » L'amour chez Sophocle ou chez Horace n'est pas celui de nos romans de chevalerie.

Si la conception de l'amour a été transfigurée par le christianisme, en un autre domaine, la liberté est apparue comme une attitude nouvelle dans le monde païen. Sans doute, pourra-t-on citer Antigone. Mais son exemple n'a pas suscité beaucoup d'émules. Les chrétiens par contre ont été tellement imprégnés de la « liberté des enfants de Dieu » qu'ils n'ont pas craint de placer leur conscience au-dessus de tout pouvoir, y compris celui de la cité. Or, à leur époque, la cité était la mesure de la religion et de la morale. La liberté de conscience, ce sont les fidèles de la Croix qui l'ont inscrite dans l'humanité. La condamnation par la société civile et par le pouvoir religieux ne suffisait pas à faire du chrétien un réprouvé. Il échappait aux condamnations humaines, car sur le plan de sa conscience, il ne relevait que de Dieu.

Cherchant d'abord le dépassement de l'homme, le Christianisme n'en procure pas moins son élargissement et son approfondissement. Mais la direction en laquelle il engage l'humanité est différente de celle que lui donnerait la recherche de l'épanouissement naturel.

L'épanouissement cherché pour lui-même tend au succès de l'individu. Il s'agit de réussir sa propre existence. On ne peut pas ne pas se chercher soi-même. Les motifs de cette recherche pourront être élevés ; ils n'aboutiront pas moins à exalter l'individualité de chacun. Tout ce qui y sera contraire sera à éliminer. Le sacrifice ne pourra pas ne pas être l'ennemi que l'on évite.

Et, comme nous l'avons vu, si la vocation d'un chacun revient simplement à réaliser sa personnalité, à la manière d'un capital fixé une fois pour toutes, et qu'on doit faire fructifier, toute gêne ne sera que paralysante. Dieu lui-même, en se posant devant l'homme, le gênera.

En outre pourquoi sacrifierait-on son individualité à une autre individualité ? Ne se valent-elles pas ? Et n'avons-nous pas d'abord charge de nous-mêmes ? Sacrifier son individualité à Dieu ? Sans doute Dieu est le Maître. Mais, dans ce sacrifice, il restera un malaise. Pourquoi Dieu me demande-t-il de renoncer à mon individualité, alors que tout me porte à la satisfaire ? Ne serai-je pas amené à considérer en Dieu un individu qui veut s'imposer à moi-même par la puissance de son acte créateur, comme Sartre dans « Les Mouches » le fait déclarer à Jupiter. Un acte créateur. Un acte limité dans le temps et l'espace. Un individu Dieu a créé un individu homme. Ils sont chacun fermés dans leur individualité. Ils n'ont plus qu'à « glis-

ser l'un contre l'autre, comme deux navires ». Si de nos jours, chez des penseurs non chrétiens, aussi éloignés que Nietzsche et Marx, Dieu apparaît comme l'ennemi de l'homme, au point de penser que, pour libérer l'homme, il faut tuer Dieu, n'est-ce pas parce que l'homme et Dieu sont considérés comme deux individus extérieurs l'un à l'autre ? La loi de l'individu Dieu courbant l'individu homme, ne peut que l'asservir.

Tout autre est la conception chrétienne. Dieu élève l'humanité jusqu'à la rendre sa fille. Il ne lui impose par une loi extérieure, mais l'incite à se réaliser elle-même en vivant à la manière de Dieu. Or Dieu est Trinité. Le Dieu chrétien n'est pas un individu, ni une association d'individus. Il est une communauté. Le Père n'est rien sans le Fils ni le Fils sans le Père ; et l'Esprit ne serait rien sans le Père et le Fils. Ils possèdent chacun la même nature. Tout ce qui est à l'un est aux autres. Les Personnes ne sont pas antérieures à la nature, même logiquement. La nature de Dieu est d'être une communauté de Personnes.

Fils de Dieu, les hommes ont à mener entre eux cette vie d'amour, c'est-à-dire à chercher non pas le succès de leur individualité, mais le succès de l'homme, celui de la communauté humaine et de la communion des saints. La communauté des hommes ne peut être vécue, comme la communauté divine, que dans le parfait don de soi aux autres. Car l'humanité n'est pas une association que librement des individus ont formée. Elle est une communauté en laquelle les personnes se réalisent. Un individu, par lui-même, n'a rien. Ce qu'il a et ce qu'il est, il le tient de la communauté. Il est avec les autres et par les autres. Sans les autres, savoir, droit, amour sont vains, sans objet.

Mais cette communauté des hommes, pour être réalisée, suppose la destruction des égoïsmes, c'est-à-dire du péché, et l'utilisation de tout, bonheur ou malheur, au profit de la communauté. Cela ne s'opère que par le sacrifice. Qu'il s'agisse de l'effort pour empêcher le fauve qui habite en nous de faire des autres hommes ou des choses sa proie ; qu'il s'agisse d'accueillir ce qui peut aider au salut de nos frères, nous ne pouvons être des membres utiles de la communauté sans nous sacrifier pour les autres.

Bien plus, chacun porte en soi le péché du monde. Nous sommes solidaires de tous. Ce n'est pas en s'isolant des hommes qu'on s'éloigne du mal. On ne fait souvent que s'enfermer dans son égoïsme ou son orgueil. Ce n'est pas non plus en accusant autrui qu'on se justifie soi-même, comme si, en dénonçant le mal chez les autres, on témoignait de sa propre justice. Constamment, en France, les organisations nationales et les partis politiques critiquent leurs adversaires,

et tous le gouvernement. Ne serait-il pas plus loyal d'essayer parfois de se rendre compte que les excès, les misères ou les impuissances que nous condamnons chez les autres sont aussi notre fait, ne serait-ce que parce que nous ne les empêchons pas ? On incrimine les ennemis de l'Eglise. Mais y aurait-il chez ces derniers autant d'incompréhension et d'aversion, si les chrétiens avaient toujours rempli leur mission ?

Parlant des divisions qu'entraîna notre défaite de 1940, Saint-Exupéry écrit : « Je ne contribuerai pas à ces divisions, en rejetant la responsabilité du désastre sur ceux des miens qui pensent autrement que moi... Nous avons tous été vaincus. Si j'accepte d'être humilié par ma maison, je puis agir sur ma maison. Elle est de moi, comme je suis d'elle. Mais, si je refuse l'humiliation, la maison se démantibulera comme elle voudra, et j'irai seul, tout glorieux, mais plus vain qu'un mort. »

Bien entendu, il n'est pas question de prendre son parti du mal dans le monde. Il s'agit, en l'acceptant, de travailler à le racheter, à le rendre occasion de Rédemption. La communauté entre les hommes ne peut s'établir que dans l'effort de tous pour sortir du mal. Cet effort commencera par la lutte contre son propre égoïsme : chacun tendant trop facilement à se faire centre à la place des autres, chacun cherchant à retenir pour soi ce qui est à la communauté.

Vouloir que les autres soient ce qu'ils doivent être dans la communauté, et qu'ils le soient grâce à moi, comme le Père est Père grâce au Fils, et le Fils est Fils grâce au Père, c'est réaliser la communion des saints. Il faut que je sois tel, que le dialogue qu'ils entretiendront avec moi permette aux autres de se réaliser eux-mêmes. Il faut que s'établisse cette réciprocité par laquelle les autres puissent devenir, grâce à moi, ce qu'ils doivent être, et moi-même, grâce à eux, ce que je dois être. Cette communion entre nous ne peut s'établir que dans le sacrifice de nos égoïsmes personnels, non dans le simple épanouissement de notre individualité.

Chercher d'abord son épanouissement individuel, c'est perdre de vue la charité et la communion entre les hommes.

Nous avons pris l'habitude d'envisager religion et morale sous un angle individuel. Sans doute cela nous a-t-il permis de préciser les attitudes à tenir par chacun. La morale chrétienne nous a appris à veiller sur nos actes et jusqu'à nos pensées. Mais il ne faudrait pas que ces précisions fassent perdre de vue le caractère essentiellement communautaire du christianisme : « Qu'ils soient un comme Vous, mon Père, êtes en Moi et Moi en Vous ». La révélation de l'Ancien Testament n'a pas été donnée à des individus, mais à un peuple. Depuis le Christ, ce ne sont pas des individus, mais l'Eglise qui est la dépositaire de la foi. Dans l'épître aux Romains, le salut n'est pas

envisagé par saint Paul par rapport à chaque chrétien, mais par rapport à l'Eglise. Les chrétiens sont prédestinés, sauvés, parce qu'ils sont le Christ. C'est plus tard, avec saint Augustin que la prédestination sera envisagée par rapport à l'individu qui, au dernier jour, peut être sauvé ou damné.

Charité et communion pourront aller jusqu'à l'immolation de soi. Dans cet anéantissement éclateront avec le plus d'intensité les plus hautes valeurs humaines. La Mère Elisabeth de la Compassion, prenant, au camp de concentration de Ravensbrück la place d'une mère de famille que l'on amenait à la chambre à gaz, accomplit un acte d'amour héroïque. Elle n'épanouit pas sa personnalité. Elle en accepte l'écrasement. Elle se sacrifie, elle-même, dans un acte d'amour gratuit. Qui pensera qu'elle eût été plus grande et eût davantage enrichi la communauté, en conservant sa vie ?

L'anéantissement apparaîtra parfois comme le succès même de ce qu'il faut détruire, le triomphe du mal. Cela arriva sur la croix. Les ennemis du Christ l'écrasèrent. Mais, dans cet écrasement même, ils se perdirent. C'était la seule manière de laisser le mal se ruiner irrémédiablement. Si le Christ avait, par sa puissance matérielle ou spirituelle, écrasé ses adversaires, la défaite de ceux-ci n'eût été échec que sur le plan de la force. Les adversaires en fait auraient été battus. Mais on pourrait toujours se demander ce qui serait advenu, s'ils eussent été victorieux. Deux forces sont en présence : l'une écrase l'autre ; elle l'empêche par là même de montrer ce que cette autre aurait pu donner. On pourra toujours se demander ce qu'aurait été la civilisation de la Gaule, si elle avait vaincu César. César a supprimé par la force nombre d'éléments de la culture gauloise ; il n'a jamais montré que ces éléments ne pouvaient rien donner de bon. Au Calvaire, les adversaires du Christ triomphaient ; ils avaient tout détruit de ce qui avait été le Christ : sa vie, sa réputation, son œuvre. Ils avaient fait prendre Dieu pour Béelzébub, et le Christ pour un blasphémateur. Ils avaient déployé toute leur puissance. Mais, dans la manifestation même de cette puissance, ils s'étaient définitivement perdus. Dans l'anéantissement du Calvaire le Christ triomphait éternellement.

Nous sommes loin d'une spiritualité de l'efficience et de l'épanouissement individuel. Sans doute, ce serait une erreur de viser l'échec. Nous n'avons pas à nous détourner volontairement du résultat ni à négliger ce qui épanouit les hommes. Le royaume de Dieu, nous avons à en poursuivre l'avènement par la mise en œuvre de tout ce qu'Il a déposé en nous : intelligence, volonté, compétence. Tenir compte des conditions personnelles, sociales de ceux auxquels nous nous adressons est charité intelligente : c'est le cœur et l'esprit qui

s'unissent pour aimer. Aimer, pour un chrétien, c'est aller aux autres comme on va à Dieu « avec tout son cœur, tout son esprit, toutes ses forces ».

Et en même temps, c'est savoir que nos efforts ne suffisent pas, que nos succès ne triomphent pas. Non pas simplement parce que nos efforts resteraient déficients, tant que Dieu n'y ajouterait pas sa part. Mais parce que le « royaume de Dieu n'est pas de ce monde ». Le succès spirituel s'inscrit sur un autre plan que celui de la nature. Tout en demandant que son « règne arrive », gardons-nous du mirage millénariste : un royaume de Dieu sur terre.

La religion d'Israël s'est épurée au milieu des déceptions les plus dures. Prospérité matérielle et bénédiction divine allaient d'abord de pair. Et la prospérité matérielle a bien son prix, puisqu'elle figure de nos jours parmi les buts prochains des chrétiens en faveur des moins bien nantis. Pour permettre aux juifs de comprendre la prédication évangélique, il a fallu toute une histoire de purifications douloureuses, qui a éprouvé Israël dans sa foi, et l'a meurtri dans son sentiment national et religieux.

Sauf impulsion exceptionnelle de l'Esprit, il ne semble pas que nous ayons à chercher la souffrance. Le Christ n'est pas allé Lui-même trouver ceux qui voulaient l'arrêter. Il n'a pas Lui-même pris la croix. On l'y a condamné. Sans la chercher directement, nous avons à l'accueillir quand elle se présente : messagère douloureuse du salut. Les mystiques déclarent que l'action de Dieu est plus forte dans nos passions que dans nos actions.

A première vue, la Croix est l'ennemie de l'homme : elle détruit non seulement le mal, mais ce qu'il est lui-même. Cependant, dans les perspectives d'amour où le Christ l'a placée, elle reste comme le symbole du triomphe de l'humanité chrétienne. C'est sur elle qu'une humanité nouvelle est née, l'humanité de l'amour. Toujours en échec, car le royaume de Dieu n'est pas de ce monde, elle fait luire aux hommes la voie de la Résurrection. Et chacun de ceux qui succombent sait par elle que sa chute peut être un relèvement, qu'il entre dans l'effort immense de Rédemption que le Christ est venu inaugurer ; le Christ, pour lequel nous avons choisi, comme signe de ralliement et de triomphe, ce qui marqua son effondrement total.

Lyon. E. ROCHE, S. I.